This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

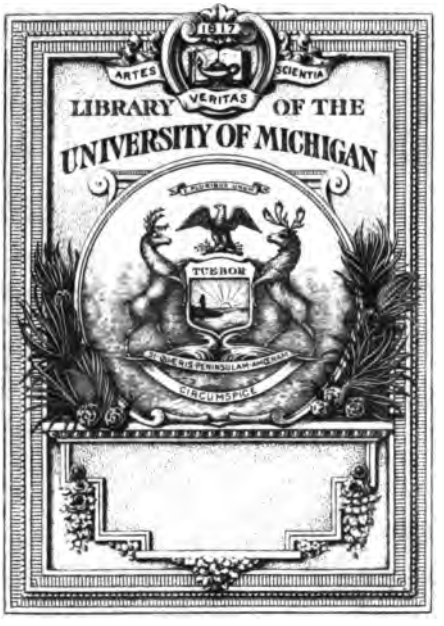
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

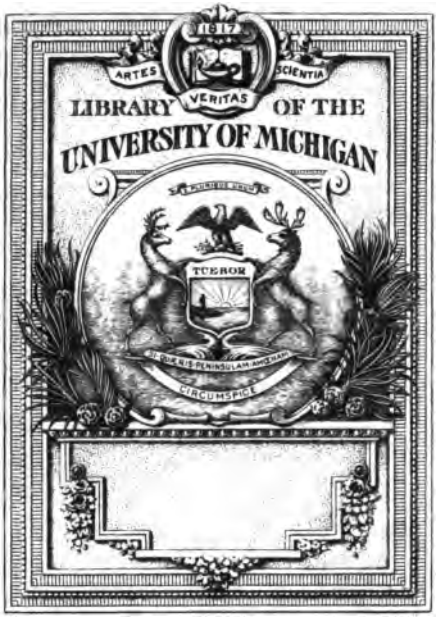
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
1972
D33
P9



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

2388

La Prise de la Bastille

ou

La Liberté conquise

Drame

en quatre actes et en prose

par P. David

20 Août = 1790

388 De Soleinne

TREIZIÈME LIVRAISON.

PIÈCES SAISIES AUX TUILERIES.

PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXX.

PQ
1972
D33
P9

La prise de la Bastille ou la liberté conquise

LETTRE.

De l'Auteur au Comité du Théâtre de la Nation.

MESSIEURS,

Avant de réclamer pour cette faible eſquiſſe votre indulgence & vos bontés, permettez-moi de vous obſerver qu'elle eſt l'ouvrage de huit jours. J'aurais dû, je le ſais, y mettre plus de tems ; mais le ſujet eſt preſqu'unique, il eſt glorieux d'être le premier à le traiter, & je n'ai que dix-huit ans ; voilà les raiſons qui m'ont fait précipiter mon travail.

Vous y trouverez ſans doute des fautes contre les regles de l'art dramatique, & peu de connaiſſances du théâtre ; mais, Meſſieurs, le public ſouffrira

TREIZIÈME LIVRAISON.

PIÈCES SAISIES AUX TUILERIES.

PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXX

PQ
1972
.D33
P9

LETTRE

je crois plus aiſément que je me ſois écarté des principes de l'art pour ſuivre la vérité, qu'il ne me pardonnerait de m'être écarté de la vérité pour ſuivre l'art exactement.

D'ailleurs, Meſſieurs, il eût été maladroit, pour ne pas dire plus, d'oſer altérer un fait auſſi récent que celui qui fait le ſujet de cette pièce, les circonſtances en étant connues de tout le monde, & la plus grande partie des perſonnages qui y ont figuré vivant encore.

Cet ouvrage ne doit donc être comparé à aucun autre, puiſqu'en le compoſant, je n'ai eu d'autre but que de mettre ſous les yeux des Français ce qu'ils ont fait de plus glorieux & de plus heureux & de leur répéter, comme dans un miroir, le tableau qu'eux-mêmes ont compoſé. Le ſeul moyen ſans doute de produire cet effet était de ſuivre l'action avec fidélité, & de faire parler mes perſonnages comme ils l'euſſent eux-mêmes fait. Telle eſt la loi que je me ſuis im-

poſée & que j'ai obſervée avec une exactitude portée à l'extrême peut-être. Si c'eſt un défaut, je l'ai fait volontairement; car tout comme un autre, j'euſſe pu faire de l'eſprit & du brillant; mais ce n'eût pas été là traiter mon ſujet comme je le ſentais, comme il devait l'être enfin.

Mon intention, je vous en préviens, n'eſt point de laiſſer cette pièce en proſe; mais je crois qu'il n'eſt pas tems encore de faire parler à mes interlocuteurs le langage de la poéſie : la diſparate, tant qu'ils vivront, ſerait trop frappante; mais quelques années encore, Meſſieurs, & j'aurai l'honneur de vous la préſenter ſous une forme plus théâtrale, plus brillante, mais aujourd'hui moins intéreſſante, ſelon moi, que celle-ci.

Sur tout cela, Meſſieurs, je m'en rapporte aveuglément à votre expérience & à vos talens connus, & j'ai l'honneur d'être, &c.

PERSONNAGES;

Le Gouverneur *de la Baſtille*,
Le Major,
Le Capitaine *des Suiſſes*,

Reſte de l'Etat Major { L'Aide Major, Le Lieutenant du Roi ou ſous-Gouverneur, Deux Capitaines d'*Invalides*, } Perſonnages muets.

Soldats *Invalides*, *Canoniers & Petits-Suisses.*
Premier Citoyen.
Second Citoyen.
Un Electeur.
HUMBERT, *jeune Bourgeois.*
HARNÉ, *Grenadier aux Gardes-Françaiſes.*
Quatre Bourgeois.
Un Soldat *aux Gardes Françaiſes.*
Premier Vieillard, *Priſonnier.*
Second Vieillard, *Priſonnier.*
Cinq Particuliers, *Priſonniers*, (perſonnages muets).
Quatre Suiſſes, *Priſonniers*, (dont trois ſont des perſonnages muets).
Un Soldat *Invalide.*
Compagnies *de Gardes-Françaiſes.*
Compagnies *de Bourgeois armés.*

LA PRISE
DE LA BASTILLE,
OU
LA LIBERTÉ CONQUISE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente la ſalle du conſeil.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, LE MAJOR LE CAPITAINE, PLUSIEURS MEMBRES DE L'ÉTATMAJOR.

LE GOUVERNEUR.

Nous touchons, meſſieurs, au moment terrible où nous devons ſeconder les principaux perſonnages de ce royaume chancelant

dans l'exécution de leurs hardis deſſeins, où nous allons opérer un grand événement & faire rentrer dans ſon devoir le peuple Français. J'ai long-tems refuſé ce dangereux honneur, je l'avoue; mais notre ſituation, notre dépendance, nos ſerments d'obéiſſance; tout enfin m'a contraint d'accepter l'emploi dont nous ſommes chargés.

Vous connaiſſez les troubles du royaume. Les Français ſemblent, pour la premiere fois, s'appercevoir qu'ils ſont chargés de chaînes; ils veulent s'en dégager. Le pouvoir ſouverain chancele: la nation n'a pu voir ſans horreur le dernier décret qu'il a lancé: le renvoi du premier miniſtre a fait naître dans les cœurs des habitans de la capitale un courage dont on ne les croyait point capables; ce peuple révolté commet en ce moment les excès les plus violents, oſe même attenter au pouvoir que juſqu'ici les grands ont ſu ſe conſerver, eſſaye & parviendra ſans doute à l'anéantir. Mais nos chefs, pour défendre & raffermir plus que jamais leur autorité abſolue, vont employer l'adreſſe, la force & la rigueur. Leur plan eſt conçu & diſpoſé depuis long-tems; & l'excution en est fixée à la nuit prochaine. Ils m'ont confié ce plan; je crois devoir vous le faire connoître. Le voici: le prévôt des marchands, l'un de nos plus zélés partiſants, poſſede la confiance du peuple, & va s'en ſervir à le faire poſter loin des attaques. On arme quelques milliers d'hommes expatriés & vendus à nos chefs. Ces vagabonds vont s'introduire dans

Paris à dix heures du ſoir, & ſemant parmi les bourgeois le déſordre & l'alarme, ils donneront aux troupes réglées les moyens d'entrer ſans réſiſtance dans la ville & de s'emparer des maiſons, des munitions & des armes du peuple. Cent pièces de canon vont être placées ſur l'une des hauteurs qui dominent la capitale. Nous devons ſeconder le feu de ces canons par celui de notre artillerie pour renverſer entiérement le quartier de la ville où l'on aura conduit le peuple & les ſoldats qui lui ſont dévoués, & où ils ſeront occupés à combattre nos hommes armés.

LE MAJOR, *à part.*

Ah ! grand Dieu, quelle horreur! quelle ſcélérateſſe!

LE GOUVERNEUR.

Voilà, meſſieurs, les deſſeins qu'il faut que je ſeconde. Vous connaiſſez les motifs qui m'ont déterminé à le promettre ; vous êtes éclairés, vous êtes reſtés fideles au monarque, vous allez ſuivre mon exemple : embraſſez le parti de la cour ; vous le ſoutiendrez juſqu'à la mort, & vous le ferez triompher, j'en ſuis certain.

LE MAJOR, *à part.*

Embraſſer ce parti ! le peut-on ſans frémir !

LE CAPITAINE.

Quant à moi, votre attente n'eſt point trompée : oui, je vous jure de mettre tout mon zele à ſervir ces deſſeins. S'il m'y faut engager par des ſerments plus ſolemnels, je ſuis prêt à les faire.

LE MAJOR.

Vous les feriez ? quoi ! ils ne repugneraient pas à votre âme ? arracher l'exiſtence à des milliers de nos concitoyens, à l'enfance innocente, à la vieilleſſe vénérable, à vos bienfaiteurs, à vos amis, à vos parents enfin, confondus dans la foule, le pourriez-vous ſans mourir de douleur, de remords, de déſeſpoir ?

LE CAPITAINE.

J'aurais, je crois, aſſez de fermeté.

LE MAJOR, *à part.*

Ciel ! quelle tranquillité féroce ! (*Haut.*) Quoi, vos amis ! vos parents.... vous n'en avez donc plus ?

LE CAPITAINE.

Non : j'en avais ; mais ils ceſſent de l'être en devenant rebelles à notre ſouverain. La mort doit être leur juſte châtiment ; je me condamnerais moi-même à la ſubir ſi j'euſſe partagé leur crime.

LE MAJOR, *à part.*

Cœur inſenſible & dur ! la mort !... En peut-on parler avec ce ſang-froid révoltant ? (*Haut.*) A-t-il été poſſible à des hommes de condamner au trépas un ſi grand nombre de leurs ſemblables ? & pour quels crimes ? pour s'être plaints de leurs miſeres, & demander qu'on les ſoulage. Et nous croirions qu'un roi que la bonté caracteriſe, a prononcé un ordre auſſi cruel ?

LE CAPITAINE.

Vouloir approfondir de ſemblables ſecrets eſt un crime ; ne nous en rendons point coupables. Notre ſoumiſſion doit être aveugle : le roi commande, nous devons obéir.

LE MAJOR.

Hélas ! je n'ai donc atteint cet âge avancé que pour être témoin de tant de forfaits ! que pour être témoin de la décadence & de la honte de ma patrie !

LE GOUVERNEUR.

Vos diſcours m'étonnent, Major, & votre conduite m'embarraſſe. Ce ſont les ennemis de l'état & de nos maîtres que nous allons combattre & punir, ils doivent êtres les nôtres. Nous ne pouvons plus balancer ſur le parti que nous avons à prendre. Si nous oſions trahir nos chefs, ils ſauraient s'en venger, & notre perte ſerait certaine. Si au contraire, nous les ſecondons avec zele, leurs faveurs ſeront nos récompenſes.

LE CAPITAINE.

Comptez ſur mon obéiſſance. Je jure que leurs ordres & les vôtres vont devenir pour moi des loix inviolables. Imitez-moi, Major, ſoumettez-vous ſans reſerve à l'autorité ſouveraine, la ſeule légitime.

LE MAJOR.

J'ai toujours connu & rempli mes devoirs ; mais je penſais que mon âge me permettait de donner des conſeils.

LE GOUVERNEUR.

En pareille cas, ils ſont très-inutiles.

LE MAJOR.

Cependant croyez-vous que le peuple, qui, ſecondé par les gardes françaises, a déja fait tant d'actions dont la hardieſſe étonne, ne préviendra point avec éclat peut-être les coups dont ils eſt menacé ?

LE GOUVERNEUR.

Non, Major, non, car ce ſont des Français: vous ne connaiſſez pas encore la faibleſſe de leur caractere, je le vois.

LE MAJOR.

Craignez que leurs premiers ſuccès ne les encouragent; craignez que, réunis en plus grand nombre, mieux armés & animés par l'amour de la patrie, ils ne ſoient bientôt capables....

LE CAPITAINE.

Quand l'homme rampe ſous le joug du deſpotiſme, peut-il connaître l'amour de ſa patrie, peut-il éprouver ces ſentimens ſublimes qui caracteriſent les ſeuls amants de la liberté? Non, ſans doute, & ſon cœur, avili par la ſervitude, ſon cœur, où s'eſt formé le pli de la contrainte, obéit ſans murmure aux loix de ſes maîtres & même de ſes tyrans : l'homme alors eſt incapable de ſe connaître.

LE MAJOR.

Mais ſi les Français inſtruits autant que vous de leur abaiſſement, veulent enfin s'en relever, ils oſeront ſans doute....

LE GOUVERNEUR.

Non, lorſque les Pariſiens ſe verront aſſaillis, combattus & foudroyés dans un moment, lorſque le reſte de ces révoltes apprendra que les repréſentants de la nation ſont maſſacrés ou au moins renvoyés, croyez que ces rebelles rentrant auſſi-tôt dans leur devoir, redeviendront comme autrefois les timides, les efféminés Pariſiens, & que le reſte des Français, à leur exemple, ſera toujours le plus ſoumis, le plus puſillanime & le mieux enchaîné de tous les peuples.

LE MAJOR.

J'en doute.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN SOLDAT invalide

LE SOLDAT.

Monſieur, pluſieurs bourgeois demandent à vous parler.

LE GOUVERNEUR.

Faites-les entrer. Vous les conduirez ici.... mais non, je vais moi-même aller les recevoir.

(*Il ſort avec le ſoldat.*)

SCENE III.

LE MAJOR, LE CAPITAINE, L'ÉTAT-MAJOR.

LE CAPITAINE.

Qui peut amener ici ces bourgeois ? le ſavez-vous, Major ?

LE MAJOR.

Non, c'eſt peut-être une députation du comité de la ville, mais je ne devine pas quel eſt le ſujet de cette démarche.

LE CAPITAINE.

N'eſt-ce point la terreur qui les conduit ici ?

LE MAJOR.

La terreur ? Eh ! de quoi ? auroient-ils découvert ? ... (*A part.*) O que je ſerais ſatisfait !... Mais non, je ne le crois pas. (*Haut.*) On ne ſoupçonne rien encore, j'en ſuis perſuadé.

LE CAPITAINE.

Les voici.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE GOUVERNEUR, PREMIER CITOYEN, PLUSIEURS BOURGEOIS.

PREMIER CITOYEN.

Meſſieurs, nous venons, au nom de tous nos concitoyens, vous faire part de la crainte qu'ils ont conçue en appercevant vos canons braqués ſur la ville. Vous le ſavez ſans doute, une grande révolution ſe prépare & commence. Le renvoi d'un miniſtre juſtement chéri a été le ſignal du ſoulévement du peuple; il eſt armé; il eſt furieux & fait à chacque inſtant une nouvelle action d'éclat. C'eſt d'après ces exemples déja répétés que l'on craint qu'il ſe porte vers cette fortereſſe, qu'on emploie l'artillerie pour le repouſſer, & que la reſiſtance s'augmentant de part & d'autre, on en vienne à l'excès dangereux & terrible de détruire les propriétés & de cauſer la mort d'un grand nombre de citoyens. On a vainement eſſayé de les raſſurer en leur repréſentant que votre loyauté & votre patriotiſme ſont trop connus pour craindre que vous ſoyez du nombre des conjurés, des traîtres qui nous menacent; rien n'a pu faire renaître la tranquillité dans les eſprits. Ne vous en offenſez point, meſſieurs, dans ces circonſtances malheureuſes, dans ces

moments de terreur, la défiance eſt générale, & l'on porte ſes ſoupçons non-ſeulement ſur les perſonnes dont la conduite a paru toujours irréprochable, mais encore ſur ſes amis, ſur ſes parents même. La confiance eſt detruite, & l'on ne parvient à la ranimer que par les ſerments les plus ſolemnels & les plus ſacrés. Conſentez donc, meſſieurs, à nous faire connaître vos intentions, & ſi, comme nous n'en doutons pas, elles ſont favorables au peuple, jurez-le entre nos mains & au nom de la patrie; alors nous irons avec tranſport annoncer à nos concitoyens que vous êtes leurs freres.

LE GOUVERNEUR.

Meſſieurs, je conçois aiſement l'étendue de vos craintes; elles naiſſent dans un moment qui les rend naturelles, dans un moment où la moindre apparence, le plus faible ſoupçon, la plus légere parole ſuffiſent pour les inſpirer. Cependant nous vous aſſurons tous par ma voix que les craintes qui alarment en ce moment les citoyens ne ſont point fondées. D'ailleurs, ſi le peuple l'exige, nous ſommes diſpoſés à lui remettre les armes & les munitions qui ſe trouvent ici. Eh! quoi, ne ſommes-nous pas citoyens comme vous? la cauſe commune de la nation n'eſt-elle pas auſſi la nôtre? n'en doutez point. Et puiſqu'il en faut faire le ſerment, je le jure, monſieur, ſur votre épée, je le jure par tout ce que l'homme a de plus ſacré dans l'univers, je le jure en un mot par la nation même. Imitez-moi, meſſieurs.

LE

LE CAPITAINE.

Je jure auſſi, meſſieurs, ſur cette épée, que je ſerai, juſqu'à la mort, animé des ſentiments du plus pur patriotiſme.

LE MAJOR.

Je prête entre vos mains, meſſieurs, le ſerment ſincere du devouement le plus entier au bien & à la défenſe de notre commune patrie.

Tous les officiers de l'état-major. (*Enſemble.*) Je le jure.

LE CAPITAINE.

Daignez en croire nos ſerments.

PREMIER CITOYEN.

Oui, braves citoyens, Français dignes de l'être, oui, j'en crois ce ſerment ſolemnel & qui va vous couvrir d'une gloire meritée & durable.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, meſſieurs, daignez diſſiper les injuſtes ſoupçons de nos concitoyens; daignez leur faire connaître notre ſerment & les ſentiments patriotiques qui nous animent; aſſurez-les que, loin de les trahir jamais, nous ſommes prêts à repandre notre ſang pour leur défenſe; dites-leur que nous ſommes leurs amis ou dites-leur plutôt que nous ſommes leurs freres.

PREMIER CITOYEN.

Ah! meſſieurs, que vous êtes grands en ce moment! combien je vous admire! mais c'eſt

trop différer, reportons au milieu d'un peuple incertain & malheureux la tranquillité & la joie que le recit de votre générosité va lui rendre. Courons-y avec transport & laissons à leur cœur le soin de vous exprimer leur contentement. Daignez, messieurs, recevoir notre hommage.

(*Ils sortent, reconduits par le Gouverneur.*)

SCENE V.

LE MAJOR, LE CAPITAINE, L'ETAT-MAJOR.

LE MAJOR; *à part.*

Que nous venons de faire un horrible parjure! qu'il m'est cruel de trahir ainsi ma patrie! mais que faire? j'y suis forcé pour obéir aux ordres que des hommes impitoyables ont arrachés ou surpris à un roi sensible & bon, mais trompé sans cesse.

LE CAPITAINE.

Ne riez-vous pas comme moi de la bonne foi, de la crédulité de ces bourgeois? comme ils sont trompés! comme ils seront surpris!

LE MAJOR.

Je crois cependant que nous eussions pu nous dispenser du serment.

LE CAPITAINE.

Point du tout. Ce serment était le moyen le plus sûr de leur ôter tout soupçon sur nos desseins secrets.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Ne déſeſperons plus du ſuccès de la conjuration: voilà le peuple tranquilliſé, trompé par nos ſerments qu'il croit ſinceres. Cette députation de ſa part était la choſe la plus heureuſe qui nous pût arriver. Il ne faut plus, pour terminer à notre avantage cette grande entrepriſe, qu'une prudence à toute épreuve, une réſolution inébranlable & du courage. J'aime à me perſuader que nous poſſédons ces trois qualités; ainſi tout réuſſira comme je l'ai promis. Le peuple, s'il s'entendait, ſerait ſans doute le plus fort, mais nous ſerons toujours les plus adroits.

LE CAPITAINE.

Je vous félicite, monſieur, de votre prudence. Cette ruſe néceſſaire, ce ſerment qui va mettre un peuple entier dans l'erreur, eſt le fruit de la politique la plus ſaine & la plus exercée. Ne penſez-vous pas comme moi, Major?

LE MAJOR.

J'en conviens, la ruſe paraît excellente. (*A part.*) Et odieuſe.

LE GOUVERNEUR.

Mais nous perdons un tems précieux. Rentrons dans la Baſtille pour préparer nos hommes & notre artillerie au bombardement que nous ſeconderons cette nuit. D'ailleurs, il faut tout prévoir, ſi l'on venait nous attaquer, nous y ſerions en ſûreté. Ne différons donc plus, meſſieurs; ſortons.

(*Ils ſortent tous.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre change & repréſente la grande cour intérieure de la Baſtille. On voit dans le fond le grand pont-levis, il eſt levé, & le petit ſeulement eſt baiſſé.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, LE MAJOR, LE CAPITAINE, L'ETAT-MAJOR, LES CANONIERS, LES INVALIDES, LES SUISSES.

LE GOUVERNEUR, *aux ſoldats.*

VOUS avez entendu, meſſieurs, le détail exact du plan que nous avons à ſuivre; vous connoiſſez chacun votre poſte & votre devoir; c'eſt à vous d'obéir. C'eſt cette obéiſſance & le courage que nous attendons de vous qui doivent decider en partie du ſort de vos généreux maîtres; c'eſt cette obéiſſance & ce courage qui vous mériteront leur reconnaiſſance, leur amitié & leurs bienfaits; c'eſt

cette obéiſſance & ce courage enfin qui vont vous couvrir de gloire. En eſt-il une plus grande, une plus digne du ſoldat français que celle de défendre ſes ſouverains contre les attentats d'un peuple rebelle & furieux ? non, meſſieurs, non il n'en eſt pas de plus digne de vous. Voici ſans doute l'occaſion la plus favorable de ſignaler votre zele ; ſaiſiſſez-la.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN SOLDAT invalide.

LE SOLDAT.

Monſieur, je viens vous annoncer qu'une troupe de bourgeois & de gardes françaiſes, ſe préſente au premier pont, & demande qu'on lui remette les armes que tantôt vous avez promiſes.

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! le peuple eſt ici ? l'on me demande ? ah ! que faire ? ces gens ſont-ils en grand nombre ?

LE SOLDAT.

Oui, monſieur. Ils vouloient entrer, & j'ai eu beaucoup de peine à les faire conſentir d'attendre votre réponſe au premier pont.

LE GOUVERNEUR.

Que devons-nous faire, MM. ? que devons-nous faire ?

LE CAPITAINE.

Ne leur livrons point nos armes & nos munitions ſur-tout.

LE GOUVERNEUR.

Non ſans doute; Mais que leur dire?

LE MAJOR.

On peut leur donner quelques armes & un baril de poudre, en leur aſſurant que c'eſt tout ce qui ſe trouve ici dans un moment où l'on n'a ni deſſein d'attaquer ni beſoin de ſe défendre.

LE CAPITAINE.

Mais, s'ils veulent entrer ici pour s'aſſurer de la vérité, en viſitant toutes les parties du château, nous ſommes perdus, & cependant nous ne pourrons point nous y oppoſer ſans leur donner de dangereux ſoupçons.

LE GOUVERNEUR.

L'alternative eſt bien embarraſſante. Il faut donc prendre un parti violent; c'eſt le plus ſûr; d'ailleurs cela commencera peut-être à les épouvanter.

LE MAJOR.

Un parti violent? n'en faites point uſage: ce ſont nos concitoyens; uſez avec eux de plus de ménagement & de douceur, je vous en prie moi-même; un parti violent! la circonſtance, notre ſituation, l'humanité, tout enfin le condamne. On pourrait.....

LE CAPITAINE.

Non, monſieur, c'eſt le moyen le plus prudent & le ſeul qui puiſſe nous ſauver. Leur deſſein, je le vois, eſt d'entrer dans cette fortereſſe pour s'en emparer. S'ils y parviennent, je le répete, nous ſommes perdus.

LE GOUVERNEUR.

Oui, j'y ſuis réſolu, employons la violence. Capitaine, mettez-vous à la tête de ces ſoldats, & allez répondre pour moi. Vous les rangerez en face du pont-levis; on le baiſſera, vous ferez des ſignes de paix, & dès qu'il ſera entré environ deux cents rebelles, on relevera le pont avec promptitude, & vous ferez feu ſur ces ſéditieux, ſans aucune diſtinction.

LE CAPITAINE.

J'y cours.

(*Il ſe met à la tête des ſoldats, & ſort.*)

SCENE III.

LE GOUVERNEUR, LE MAJOR.

LE MAJOR.

Ah! que faites-vous? Ne prévoyez-vous pas juſqu'à quel excès le peuple irrité par cette trahiſon, pourra porter ſa vengeance contre nous? Vous lui dévoilez, par cette violence, nos véritables deſſeins; vous l'animez plus que jamais. Il eſt nombreux, il eſt puiſſant, il eſt

malheureux, il eſt déſeſpéré, & vous devez ſavoir que le déſeſpoir, toujours aveugle, toujours inconſidéré dans ce qu'il tente, eſt, par cette raiſon même, capable des efforts les plus extraordinaires ; efforts que des ſuccès auſſi heureux qu'inattendus, couronnent très-ſouvent. Tremblons, tremblons que, ſans tarder plus long-temps, ce peuple furieux....

LE GOUVERNEUR.

Que voulez-vous donc que je faſſe ? Si je le laiſſe entrer ici, c'eſt nous perdre volontairement, c'eſt trahir notre parti, c'eſt manquer aux ſermens que j'ai faits à nos chefs. S'il eſt un autre moyen d'éloigner le peuple, faites-le moi connaître, je conſens à l'employer.

LE MAJOR.

Ah ! commencez par révoquer vos ordres, commençons par ſauver la vie à une foule de citoyens conduits ici par la confiance & la bonne foi.

(*On entend des coups de fuſils & les cris du peuple*).

Ciel ! Qu'entends-je ? hélas ! il n'eſt plus temps. Le voilà exécuté, cet ordre ſanguinaire ! Ah ! Monſieur, vous nous perdez, vous nous perdez, j'en ſuis certain.

(*Le Gouverneur ſe promene à grands pas, d'un air inquiet & farouche*).

(*On entend une nouvelle décharge, & les cris redoublent*).

LE MAJOR.

Ah, grand dieu! on les massacre tous! des hommes innocens & malheureux!.... des Français! Faut-il hélas! que je me trouve engagé dans un complot auſſi horrible! Faut-il que je me trouve contraint à partager des crimes auſſi atroces!

(*Ils gardent tous deux le plus morne ſilence*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE, TOUS LES SOLDATS.

LE CAPITAINE.

Vos ordres ſont exécutés, Monſieur : nous avons laiſſé ſur la place une partie des ſéditieux; les autres ſe ſont effrayés & ont pris la fuite. Je crois que cette action va produire l'effet que vous avez prévu & que nous deſirons; la nouvelle de ce que nous venons de faire ſemera l'épouvante dans tout Paris, & les rebelles conſternés, n'oſant plus approcher même des environs de la Baſtille, nous laiſſeront communiquer librement avec nos partiſans, & attendre tranquillement la nuit qu'on leur réſerve.

LE MAJOR.

Au contraire. Sachez que nous n'avons fait qu'une imprudence.

LE CAPITAINE.

Une imprudence?

LE MAJOR.

Oui ſans doute, & qui nous ſera fatale : loin d'épouvanter le peuple, nous n'avons fait que l'exciter, & il eſt à craindre qu'avant la fin du jour il ne ſe venge avec éclat.

LE CAPITAINE.

Quoi ! dans un moment où des ſéditieux veulent nous désarmer, où ils ſont diſpoſés à entrer ici, pour s'aſſurer de l'état de cette fortereſſe, dans un moment où, s'ils exécutent ce deſſein, nous courons le double danger de dévoiler à leurs yeux le ſecret de nos chefs & de perdre tous la vie, vous oſez condamner le ſeul moyen qui nous reſtait pour éviter ces différens périls? Je ne vous conçois pas.

LE MAJOR.

Oui, je le condamne. Nous avons violé nos ſermens ; premier crime : nous avons trahi la confiance du peuple ; ſecond crime. Nous avons fait couler le ſang de nos concitoyens & de nos concitoyens ſans défense ; troisième crime, & le plus odieux de tous. Il le fallait, dites-vous, pour éviter le péril; mais vous n'avez fait que le rendre plus grand, plus évident, plus preſſant que jamais.

LE GOUVERNEUR.

Vous êtes dans l'erreur ; croyez que, ſans cette violence, nous faiſions avorter la conſpiration. D'ailleurs, Monſieur, je ne puis vous

déguiſer plus long-temps mon juſte étonnement. On vous entend ſans ceſſe condamner notre entrepriſe, nous prédire un ſuccès malheureux ; déſapprouver, blâmer, regarder en un mot comme autant de crimes chacune de nos actions. Que puis-je augurer de cette conduite ? J'aurois lieu de croire que vous ſeriez capable.....

LE MAJOR, *à part.*

Diſſimulons. (*haut.*) Vous interpretez mal les effets naturels de ma franchiſe. Si vous me ſoupçonniez des deſſeins criminels, je voudrois ſur-le-champ confondre de ſemblables ſoupçons.

LE GOUVERNEUR.

Par quel moyen y parviendriez-vous ?

LE MAJOR.

Sans m'abaiſſer au ſoin de me juſtifier par de vaines paroles, mais par mon zele & mon dévouement à me ſacrifier à l'intérêt & à la défenſe du parti dans lequel je me trouve engagé.

LE GOUVERNEUR.

Je n'ai rien à répondre à cela, Major, & je laiſſe à vos actions à manifeſter votre innocence dont toutefois je ne veux point douter plus long-temps ; mais d'autres ſoins nous appellent ; le temps preſſe ; il eſt, je crois néceſſaire, en cas d'attaque, de diſpoſer tout à une ferme réſiſtance.

LE CAPITAINE.

Malgré qu'il n'y ait rien à craindre, cette précaution eſt très-prudente.

LE MAJOR.

J'ai à vous faire obſerver encore que, pour réſiſter long-temps & vivement, nous n'avons point aſſez d'hommes.

LE CAPITAINE.

Détrompez-vous; d'ailleurs nous n'aurons pas la peine de nous défendre, j'en ſuis sûr.

LE MAJOR.

Il ne faut répondre de rien, & il faut tout prévoir dans de ſemblables circonſtances.

LE GOUVERNEUR.

Raſſurez-vous; nous aurons ce ſoir, de nouveaux combattans. Liſez ce billet; il vous le prouvera.

LE MAJOR *lit tout haut.*

« Monſieur, tenez bon quelque temps encore; avant minuit, vous recevrez un renfort de ſix mille hommes.

« LE PRÉVÔT DES MARCHANDS. »

(*à part*) O perfide!

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! Monſieur?

LE MAJOR.

Eh bien! je ſuis raſſuré en partie; je voudrais cependant que nous euſſions ce renfort moins tard.

LE CAPITAINE.

Il nous ſerait très-inutile avant ce temps.

LE MAJOR.

Je le deſire.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE SOLDAT invalide.

LE SOLDAT *effrayé.*

Ah ! Meſſieurs, préparez-vous à vous défendre ; on s'ameute de nouveau ; il vient d'arriver un peuple nombreux dans les cours.... Ils ſont tous armés.... ils nous menacent.... ils veulent prendre la Baſtille, & nous égorger tous.

LE GOUVERNEUR.

Ciel !... les ponts ſont-ils levés ? Répondez donc.

LE SOLDAT.

Non Monſieur, mais ils les vont briſer.... ils le diſent.... Ils vont mettre le feu par-tout ; ils en ont : je les ai vus s'y préparer.

LE MAJOR.

Eh bien ! que vous ai-je annonce ? Vous voyez....

LE CAPITAINE.

Ne craignez donc rien. Le canon aura bientôt diſſipé ces rebelles.

LE GOUVERNEUR.

Allons, allons, Meſſieurs, aux armes, aux armes. Plus de retard. Défendons-nous, montons ſur les tours, & faiſons feu.

(*Les ſoldats ſe diviſent en trois parties. Le gouverneur, le major & le capitaine ſe mettent à la tête de chacune, & entrent dans trois différentes tours. Quelques ſoldats encore, commandés par un officier de l'état-major, reſtent dans la cour. On leve le petit pont, on prépare les canons, & l'on entend quelques mots de commandement*).

Fin du ſecond acte.

la liberté; je vous invite à l'exécuter; il va vous couvrir de gloire, il vous rendra reſpectables aux yeux des autres nations & de la poſtérité. Votre repos, votre bonheur, votre vie, l'exiſtence de vos familles, de tous vos concitoyens, le ſalut de votre patrie, en un mot, dépendent de la priſe de cette forteresſe formidable; mais, valeureux Français, ne l'entreprenez point ſans réflexion: la prudence doit toujours guider le courage; lorſqu'ils ſont unis, rien ne leur réſiſte; quand ils ſont diviſés, ils ſuccombent toujours: ſuſpendez donc, un inſtant ſeulement, vos nobles tranſports; commandez à votre impatience courageuſe; ne confiez point au haſard le ſuccès de cette grande entrepriſe; nous ſommes perdus, nous ſommes eſclaves ſi elle échoue; nous ſommes ſauvés, nous ſommes libres ſi elle réuſſit, & il n'eſt que la force, le courage & la prudence réunis qui puiſſent nous faire triompher.

Vous voyez que nous ne ſommes pas encore en nombre ſuffiſant pour riſquer l'aſſaut de cette forteresſe, devant laquelle ont échoué tour-à-tour ce monarque auſſi brave que bon, Henri IV, & après lui, le grand Condé. Différons donc un inſtant, généreux citoyens; ne livrons pas aveuglément cet aſſaut; notre imprudence nous coûterait infailliblement la vie, & nous ne devons en faire le ſacrifice que lorſqu'il eſt utile à la nation. Que les cris du courage ne vous empêchent point d'entendre la voix de la prudence; écoutez-la,

ſuivez ſes conſeils, & je vous reponds de la victoire.

PREMIER BOURGEOIS.

Nous ſentons la juſteſſe de votre raiſonnement; mais Monſieur, quel en eſt le but? que faut-il faire?

PREMIER CITOYEN.

Attendre encore un inſtant le renfort des citoyens et des valeureux ſoldats qu'on eſt allé chercher. Sans armes, comment briſerons-nous ces doubles ponts-levis? comment répondrons-nous au feu que les traîtres vont faire ſur nous? Qui peut mieux que nos braves & généreux défenseurs, nous mettre en ordre, livrer l'aſſaut en forme, diriger tout avec cette adreſſe ſi néceſſaire dans une telle action, cette adreſſe qui l'emporte ſi ſouvent ſur la force, cette adreſſe enfin qui ne s'acquiert que par la pratique & l'expérience? Qui nous rendra ces ſervices importans, ſi ce n'eſt les vengeurs de la nation, les courageux Gardes-françaiſes? Eux ſeuls ont commence à nous défendre contre nos oppreſſeurs, contre nos tyrans; eux ſeuls encore contribueront à nous ſauver & à nous rendre libres: attendons-les donc, vaillans bourgeois, & ſuivons leur exemple magnanime.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, SECOND CITOYEN.

SECOND CITOYEN.

Allons Français, allons mes freres, préparez-vous : voici l'inſtant fameux qui doit vous couvrir de gloire ; le deſtin de la France eſt entre vos mains ; il dépend du ſuccès de vos armes. L'un de nos électeurs s'avance ; ce patriote vertueux vient ſommer le gouverneur de ſe rendre : ce traître va ſans doute refuſer ; mais nos braves libérateurs, les Gardes-françaiſes, & un grand nombre de citoyens bien armés ſuivent notre électeur, & vont ſe joindre à nous, pour former le ſiége de cette priſon infâme. Nous allons le détruire enfin, cet aſyle odieux de l'oppreſſion ; nous allons le détruire & élever ſur ſes ruines le temple ſacré de la liberté françaiſe. Le voilà le dernier eſpoir de nos tyrans ; mais, animés par l'amour de la patrie & de la liberté, nous allons le leur ravir ; le courage des Français m'en eſt un ſûr garant.

PREMIER CITOYEN.

O digne Citoyen !....

SECOND CITOYEN.

O mes braves amis ! j'aurai donc aujourd'hui le bonheur de partager vos périls &

votre gloire ! Que je me trouve heureux ! Ah ! ſi je meurs pour vous, pour ma patrie, pour la cauſe de la liberté, oui, je le ſens, je perdrai ſans regret la lumiere, je rendrai avec joie mon dernier ſoupir, & j'aurai encore le plaiſir d'être, enſeveli ſous les débris de ce temple de la tyrannie. Mais je les entends.... ils arrivent..... Nous allons donc commencer !

(*On entend un tambour qui s'avance.*)

TOUS LES CITOYENS (*enſemble*).

Les voici, les voici, nos braves défenſeurs !

SCENE III.

L'ÉLECTEUR, *un drapeau à la main, paraît, précédé du tambour & ſuivi de pluſieurs compagnies de Gardes-françaises & de Bourgeois armés de fuſils & de haches.* LES PRÉCÉDENS.

SECOND CITOYEN.

C'eſt lui-même, c'eſt ce brave électeur.

L'ÉLECTEUR.

Citoyens, daignez m'accorder un moment de ſilence ; je vais demander trois fois au Gouverneur s'il veut se rendre, & ſa réponſe décidera de ce que nous devons faire.

(*Il s'avance avec son drapeau, & toujours précédé du tambour juſqu'auprès du premier pont-*

levis. On voit le Gouverneur ſur une des tours de la Baſtille).

L'ÉLECTEUR (*préſentant ſon drapeau*).

Rendez-vous.

(*Le Gouverneur fait un ſigne de refus*).

L'ÉLECTEUR (*au peuple*).

Il refuſe déjà.

PREMIER BOURGEOIS.

Le traître !

L'ÉLECTEUR (*au Gouverneur*).

Rendez-vous.

(*Le Gouverneur fait encore un ſigne de refus.*)

L'ÉLECTEUR (*au peuple*).

Il refuſe encore.

SECOND CITOYEN.

Je le crois bien. Le ſcélérat ! il ne prévoit pas le ſort qu'on lui prépare & qu'il mérite.

L'ELECTEUR, (*au Gouverneur*).

Rendez-vous.

(*Le Gouverneur fait un nouveau ſigne de refus, & ſe retire.*)

L'ELECTEUR, (*au peuple*).

Il a refuſé trois fois de ſe rendre. Allons, braves Français, briſez vos fers, défendez votre vie, combattez & détruiſez le deſpotiſme; voilà ſon aſyle, renverſez-le. La victoire & la liberté vous attendent, & veulent aujourd'hui vous couronner de lauriers ſur les ruines de cette priſon révoltante. C'eſt ſur votre cou-

rage qu'eſt fondé votre ſalut & celui de la nation entiere. Tout dépend de vous maintenant : agiſſez, décidez du deſtin de la France.

SECOND CITOYEN.

Retirez-vous, Monſieur, il en eſt temps.

L'ÉLECTEUR.

Je veux être témoin de vos nobles exploits ; je veux du moins vous animer.....

SECOND CITOYEN.

N'expoſez point vos jours ; je vous en conjure au nom de tous mes concitoyens.

L'ÉLECTEUR.

Vous expoſez bien les vôtres : pourquoi ma vie.....

PLUSIEURS CITOYENS.

Retirez-vous de grâce ; nous l'exigeons enfin.

L'ÉLECTEUR.

Eh ! bien, ô mes amis, mes freres, j'y conſens ; je vais rendre compte à la Ville du réſultat de ma démarche & de votre dévouement magnanime. (*Il ſe retire*).

SCENE IV.

PREMIER CITOYEN, SECOND CITOYEN. HARNÉ, *dans le premier rang des Gardes-Françaises.* HUMBERT, *dans le premier rang de la compagnie bourgeoise.*

PREMIER CITOYEN.

Aux armes, citoyens, sauvons notre patrie.

(*On entend quelques cris de commandement dans la Bastille*).

HARNÉ.

Il faut vaincre ou mourir.

HUMBERT.

Soyons libres, ou descendons dans le tombeau.

SECOND CITOYEN.

Brave Humbert, notre mort sera glorieuse, du moins.

UN GRENADIER.

Harné, nous périrons pour la patrie, ou nous la sauverons.

PREMIER CITOYEN.

Du courage, Français, vous allez triompher; je vous réponds de la victoire.

SECOND CITOYEN.

Et la tête des traîtres ſera le prix de votre valeur.

PREMIER CITOYEN.

Aux armes, citoyens, du courage, & ne différons plus.

SECOND CITOYEN.

O ſainte liberté! préſide à nos combats!

(*On crie ici tous les mots de commandement, & l'on ſe met un peu en ordre. On ſe diviſe en trois parties. Ceux qui ont des haches & des outils vont frapper le premier pont-levis, tandis qu'on en coupe les chaînes à coups de canon. Ceux qui ont des fuſils répondent au feu qu'on fait ſur eux du haut des tours, & ceux qui ont des torches mettent le feu à l'hôtel du Gouverneur. Durant ce combat, on entend quelques mots de commandement, pluſieurs cris, & ſur-tout ces paroles qu'on répete ſouvent*).

Courage, citoyens, courage, vengeons-nous, puniſſons les attentats des traîtres.

HARNÉ, (*voyant tomber un garde-françaiſe mort à ſes côtés*).

« J'aimerais mieux que ce fût moi: mais » chacun ſon tour; le mien n'eſt pas loin » peut-être; je ne regretterai pas la vie ſi je » peux venger, avant de mourir, mon pays » & mon brave camarade (1) ».

(1) *Ce ſont, dit-on, les paroles d'un grenadier qui fut tué quelques inſtans après les avoir prononcées; elles étoient dignes du brave Harné.*

(*On diſtingue Harné, Humbert, le premier & le ſecond citoyen par leur activité*).

PREMIER CITOYEN.

Du courage, Français, nos ennemis vont tomber ſous nos coups.

SECOND CITOYEN.

Redoublez vos efforts, ſauvez votre patrie.

(*On voit les chaînes du pont-levis coupées, & le pont tomber ſous les coups redoublés des aſſiégeans*).

LE GRENADIER, (*voyant auſſi tomber un garde-françaiſe tué*).

Ciel! ah! mes braves camarades, vous mourez pour la liberté; mais vous ſerez vengés, ou nous vous ſuivrons tous dans le tombeau. Jurez-le, mes amis.

TOUS LES GARDES-FRANÇAISES (*enſemble*).

Je le jure.

(*Ceux qui ont incendié l'hôtel du Gouverneur, ſe joignent à ceux qui combattent*).

HARNÉ, (*frappant déjà le grand pont-levis*).

Courage, mes camarades, la victoire eſt à nous.

(*Tous les aſſiégeans vont au grand pont-levis, & le frappent à coups redoublés*).

(*On voit placer ſur une tour de la Baſtille le drapeau blanc. La toile tombe; mais l'on entend toujours le bruit du combat.*)

Fin du troiſieme acte.

ACTE IV.

Le théâtre change, & repréſente la cour intérieure de la Baſtille, comme au ſecond acte.

SCENE PREMIERE.

LE MAJOR, LE CAPITAINE, SOLDATS *défendans le pont-levis, qui tremble ſous les coups des aſſiégeans.*

LE CAPITAINE.

Courage, ſoldats, repouſſez ces rebelles; défendez vos princes, défendez votre roi contre leurs attentats; courage, mes amis, courage.

(*Le Major garde un ſilence tranquille*).

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR (*ſortant d'une tour, & tenant une mèche allumée*).

LE MAJOR.

Où courez-vous ainſi, Monſieur?

LE GOUVERNEUR.

Ne me retenez point, laiſſez-moi faire.

LE MAJOR.

Mais encore quel eſt votre deſſein ?

LE GOUVERNEUR.

Ne le voyez vous pas ? la reſiſtance eſt vaine : nous ſommes pris, nous ſommes perdus.

LE MAJOR.

Eh bien ?

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, notre mort eſt certaine : on va nous maſſacrer ſi vous m'empêchez....

LE CAPITAINE.

Courage, braves ſoldats.

LE MAJOR.

Mais enfin que voulez-vous faire ?

LE GOUVERNEUR.

Ecoutez-moi : nous n'avons plus d'eſpoir ; vous entendez nos ennemis ; eh ! bien, mourons puiſqu'il le faut ; mais du moins enveloppons ce peuple révolté dans notre ruine : je vais mettre le feu au magaſin à poudre. Voilà notre derniere reſſource.

LE MAJOR, *retenant fortement le Gouverneur.*

O ciel ! quelle penſée ! non, non, vous n'irez point ; non, vous n'exécuterez point cet infernal projet ; je m'y oppoſerai juſqu'à la mort.

(*Il arrache la mêche des mains du Gouverneur, & l'éteint ſous ſes pieds*).

LE GOUVERNEUR.

Ah ! traître ! préferes-tu mourir avec ignominie que de te ſignaler par une fin auſſi glorieuſe ?

LE MAJOR.

Oui, cœur barbare, oui, je préfere mourir déchiré par le peuple que d'enſevelir avec moi, par un coupable héroïſme, un million de mes ſemblables.

LE GOUVERNEUR.

Perfide, ſouviens-toi, en expirant, que ſeul tu cauſe la perte de nos chefs.

LE MAJOR.

Peu m'importe. Ils méritent le ſort qui les attend.

(*Durant cette ſcène, on voit une bréche conſidérable s'aggrandir par l'enfoncement du pont-levis*).

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, HARNÉ, (*paraiſſant le premier à la bréche, & le ſabre à la main*).

LE CAPITAINE.

Ciel ! que vois-je ? Feu, feu.

(*Les ſoldats tirent ſur Harné, mais vainement*).

HARNÉ (*s'élançant dans la cour*).

Ah ! traîtres !

(*Les ſoldats eſſaient de repouſſer Harné avec leurs baïonetes; mais Harné les écarte à coups de ſabre.*)

LE GOUVERNEUR (*épouvanté, courant de tous côtés*).

Grâce, grâce..... O mes amis! grâce. Secourez-moi, ſoldats. (*Il ſe ſauve dans une tour*).

HARNÉ, (*l'ayant vu entrer, court après lui*).

Tu ne peux échapper à notre juſte vengeance: traître, tu vas périr.

(*Il entre dans la même tour*).

LE CAPITAINE.

Ah! mes amis, mes freres, je ne ſuis point coupable; on m'a forcé d'obéir. Vous me voyez à vos genoux; laiſſez-moi la vie; au nom du ciel, laiſſez-moi la vie.

HUMBERT, (*ſe battant à coups de ſabre contre les ſoldats Suiſſes*),

Mourez, perfides, mourez.

(*Pendant ce temps-là, le reſte des citoyens & des Gardes-françaiſes eſt entré, & acheve de vaincre les traîtres*).

HARNÉ, (*ramenant le Gouverneur*).

Victoire! victoire! le voilà le barbare!

LE GOUVERNEUR, (*voulant ſe ſauver dans les bras d'Humbert*).

Ah! Monſieur, ſauvez-moi, ſoyez mon protecteur, ſoyez mon dieu tutélaire; de grâce, ſauvez-moi.

HUMBERT.

Moi, ton protecteur, moi, traître ! tu me crois donc bien vil?

TOUS LES FRANÇAIS (*enſemble*).

Victoire ! victoire ! Vive la nation !

PREMIER CITOYEN.

Vive la liberté françaiſe !

TOUS LES FRANÇAIS.

Vive la liberté françaiſe !

SECOND CITOYEN, (*arrachant la croix du Gouverneur*).

Dégradons ce perfide ; il déshonore cet ordre reſpectable.

LE GOUVERNEUR.

J'ai trahi ma patrie (1).

SECOND CITOYEN, (*attachant la croix à Harné*).

Brave défenſeur de la patrie, recevez, au nom de la nation, ces faibles marques de votre héroïque valeur : c'eſt le premier gage de la reconnaiſſance des Français. (*Se tournant vers le peuple*). Je l'ai fait en votre nom, Meſſieurs, c'eſt à vous de confirmer ce don.

TOUS LES FRANÇAIS.

Bravo ! bravo ! bravo !

PREMIER CITOYEN.

Il l'a bien mérité !

---

(1) *Ce ſont, dit-on, ſes propres paroles.*

HARNÉ.

Je ſuis confus..... Meſſieurs. Je ne ſuis pas digne ſans doute.....

HUMBERT, (*tenant le Gouverneur, de l'autre côté.*

Viens, traître, viens rendre compte de ta conduite odieuſe à un peuple entier qui t'attend : viens. (*A Harné.*) Me ſuivez-vous, mon brave camarade ?

HARNÉ.

Oui ſans doute, Monſieur, je ne le quitterai point ; je veux le conduire juſqu'au ſupplice. Marche, traître.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! Meſſieurs, je ſuis coupable, je le confeſſe ; mais ſoyez ſenſibles, ſoyez généreux ; vous êtes Français, ayez pitié de moi, pardonnez-moi mon crime.

HUMBERT.

Barbare, oſes-tu même le demander ?

HARNÉ.

Allons, marche toujours ; viens expier tes forfaits.

HUMBERT.

Vous, Meſſieurs, amenez ſes complices, & que quelqu'un nous accompagne, je vous en prie.

LE MAJOR, (*au premier Citoyen.*)

Vous me voyez à vos pieds, Monſieur, j'y

ſieur; j'y réclame votre généroſité: daignez m'accorder une grâce.....

PREMIER CITOYEN.

Que dites-vous? Que parlez-vous de grâce? que me demandez-vous, traître?

LE MAJOR.

La mort.

PREMIER CITOYEN.

Non, non, vieillard perfide, votre mort ſerait trop douce. Vous devez la recevoir au milieu d'un peuple furieux afin qu'elle puiſſe ſervir d'exemple à vos lâches complices. Qu'on l'entraîne.

LE MAJOR.

Je ſuis bien malheureux!

(*Une partie des aſſiégeants ſe détache & entoure ceux qui tiennent le Gouverneur, le Capitaine, le Major & leurs ſoldats. On place dans le fond ſur le haut des murs le drapeau de la nation.*)

TOUS LES FRANÇAIS.

Victoire! victoire! vive à jamais la liberté Françaiſe!

SCENE IV.

PREMIER CITOYEN, DEUXIEME CITOYEN, UNE PARTIE DES BOURGEOIS, UNE PARTIE DES GARDES-FRANÇAISES.

PREMIER CITOYEN.

Maintenant, citoyens, entr'ouvrons ces cachots horribles, délivrons tous les priſonniers, ces malheureuſes victimes du deſpotiſme miniſtériel que vous venez de détruire ſi glorieuſement. Ne laiſſons point notre ouvrage imparfait : retirons des humains, nos ſemblables, de ces tombeaux où les tyrans ſe plaiſaient à les plonger vivans ; délivrons-les ſans différer ; rendons-les à la lumiere, à la ſociété, à leurs familles enfin.

DEUXIEME CITOYEN.

Il n'appartient qu'à des hommes libres tels que nous, qui commençons à l'être, de rompre les fers de l'eſclavage.

PREMIER BOURGEOIS.

Briſons ces portes.

LE GRENADIER.

Arrachons ces verroux affreux.

(*On abat à coups de haches les premieres portes des priſons. Les Gardes-Françaiſes & les Bourgeois précédés de flambeaux, deſcendent dans différents cachots, & l'on entend encore le bruit ſourd des coups de haches dont on abat les dernieres portes.*)

SCENE V.

PREMIER CITOYEN, DEUXIEME CITOYEN, LES BOURGEOIS *qui ont enfoncé les premiers les portes de l'un des cachots, amenant quatre* SOLDATS SUISSES.

PREMIER CITOYEN.

Comment! nos ennemis dans des cachots! qu'en faut-il augurer?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, monſieur, nous les avons trouvés aux fers dans un cachot ſouterrain.

DEUXIEME CITOYEN.

Pour quelle raiſon vous a-t-on empriſonnés?

UN SUISSE.

Monſieur, parce que tantôt nous avons coupé la mêche de pluſieurs canons pour empêcher qu'on les tire.

PREMIER CITOYEN.

Dites-vous la ſimple vérité?

LE SUISSE.

Je vous le jure; mes camarades peuvent auſſi en faire le ſerment.

DEUXIEME CITOYEN.

Eh bien, mes amis, vous ſerez récompenſés; vous le méritez ſi la choſe eſt prouvée.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, TOUS LES CITOYENS, TOUS LES SOLDATS, SEPT PRISONNIERS.

(*On voit à la fois ſept Priſonniers & les Bourgeois & Gardes-Françaiſes qui les ont été délivrer, ſortir par les différentes portes des cachots qui ſont autour du théâtre. On diſtingue parmi ces Priſonniers deux vieillards à qui une barbe blanche tombe ſur l'eſtomac.*)

DEUXIEME BOURGEOIS.

Les voilà delivrés ces infortunés humains immolés à la politique & à la vengeance des tyrans.

TROISIEME BOURGEOIS.

Soyez libres, malheureuſes victimes de l'affreux deſpotiſme, jouiſſez de la liberté nationale.

QUATRIEME BOURGEOIS.

Voilà donc le reſte de ces hommes proſcrits par la tyrannie, & ſacrifiés ſi ſouvent à l'ambition & aux plus vils intérêts!

PREMIER VIEILLARD.

Où ſuis-je? que vois-je? qu'entends-je, grand Dieu?

DEUXIEME VIEILLARD.

N'eſt-ce point un ſonge? Veillai-je? Eh! quoi, ſerai-je libre?

PREMIER CITOYEN.

Oui, monſieur, oui, vous êtes libre ; ainſi que le reſte des Français : après avoir brisé nos fers, nous avons rompu les vôtres. L'eſclavage eſt détruit ; la liberté s'éleve ſur ſes ruines & commence à regner.

PREMIER VIEILLARD.

Seroit-il vrai ?

DEUXIEME VIEILLARD.

Puis-je le croire ?

PREMIER CITOYEN.

Hélas ! après trente ans d'eſclavage, puis-je croire à ma liberté ?

DEUXIEME CITOYEN.

Vous le devez, vénérable Vieillard, puiſque vous la poſſédez cette liberté précieuſe.

DEUXIEME VIEILLARD (1).

« A quoi dois-je attribuer mon bonheur ?

PREMIER VIEILLARD.

« Quel coup du ciel peut donc avoir occa-
» ſionné un événement ſi extraordinaire, ſi
» incroyable ?

(1) Nota. *Pour éviter le refroidiſſement de l'action, on pourrait ſupprimer à la repréſentation tout ce qui ſe trouve marqué par des guillemets*

PREMIER CITOYEN.

» Je vais ſatisfaire votre juſte curioſité : » ſachez, meſſieurs, que les Français, las de » ramper ſous le joug du deſpotiſme & de » l'ariſtocratie, ſurchargés plus que jamais du » peſant fardeau des impôts dont ils étaient » accablés & ſous lequel la plupart ſuccombait, » opprimés de plus en plus par des tyrans ſubal- » ternes & nombreux, ſe ſont enfin ſouvenus » qu'ils étaient des hommes ; mais qu'ils en » avaient perdu les droits. Alors un miniſtre » vertueux & ami du peuple eſt parvenu, par » ſon génie & malgré les cabales de ſes puiſſants » ennemis, à aſſembler la nation, pour » qu'elle-même ſe rende la liberté, pour qu'elle » même partage également entre tous les » citoyens le faix des impôts, afin de le » ſupporter plus aiſément ; pour qu'elle-même » enfin rende à l'homme, rende au citoyen » ſes droits ſacrés, mépriſés trop long-tems, » ou du moins oubliés. Cependant les odieux » ariſtocrates voyant leurs privileges barbares » attaqués & leur pouvoir tyrannique anéanti » par cette nation courageuſe, voyant les » abus, les perfidies, les attentats qu'ils com- » mettaient démaſqués par cette nation éclairée, » ont voulu, par un forfait inouï juſqu'alors, » regagner leur premier pouvoir. Or, pour y » parvenir, ils ont fait renvoyer le vertueux » miniſtre, l'unique appui du peuple, & dès » cette nuit même, ils allaient faire maſſacrer » nos courageux repréſentants aſſemblés à Verſailles, & ſept ou huit cents mille Français

» dans cette capitale pour épouvanter le reſte
» du royaume & r'attacher les chaînes de
» l'eſclavage aux bras de ce peuple malheureux
» qui était parvenu a s'en dégager. Mais nous
» découvrons les complots de ces hommes
» ſanguinaires. Les braves citoyens de Paris ſe
» réuniſſent, s'accordent, s'arment dans un
» moment, & le mot ſacré de liberté devient
» le ſignal de nos heureux combats. Cette
» odieuſe priſon nous menaçait, nous ſommes
» avertis qu'elle doit cette nuit aider à détruire
» une partie de cette ville immenſe, & à
» écraſer les habitants ſous les ruines de leurs
» propres foyers ; notre ſalut dépend donc
» de la priſe de cet antre du deſpotiſme ; nous
» en formons le ſiége, ſécondés par ces braves
» ſoldats de la patrie, nos généreux libé-
» rateurs. Nous réuſſiſſons, nous relevons la
» liberté nationale & nous allons immoler
» les traîtres à notre juſte vengeance. Vous
» êtes maintenant inſtruits, meſſieurs, des
» principales circonſtances de cette étonnante
» révolution ».

PREMIER VIEILLARD.

« Et ce ſont les Français, c'eſt ce peuple
» qu'autrefois j'ai vu ſi doux, ſi pacifique,
» ſi ſoumis, qui a fait ces actions magna-
» nimes? je ne le crois qu'à peine ».

SECOND CITOYEN.

» Vous en êtes vous-mêmes les preuves ce-
» pendant ».

SECOND VIEILLARD.

O mes braves libérateurs! je vous dois la vie, je vous dois tout.

(*On entend de loin le tambour.*)

SECOND CITOYEN.

Ce tambour s'avance de ce côté. Aux armes, aux armes.

(*Les bourgeois & les gardes confondus enſemble, ſe rangent ſur deux lignes de chaque côté du grand pont.*)

(*On apperçoit dans le fond les bourgeois & les ſoldats qui ont conduit les traîtres à l'hôtel-de-ville. Ils ont des branches de laurier aux mains & à leurs armes.*)

PREMIER CITOYEN.

Ce ſont nos concitoyens, nos freres d'armes qui reviennent; je les reconnais.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, HARNÉ, *couronné de lauriers*, & HUMBERT, *couronné auſſi de lauriers, portés en triomphe & eſcortés du reſte des aſſiégeans.*

TOUS LES BOURGEOIS, (*enſemble*).

Vive le brave Harné!

TOUS LES GARDES-FRANÇAISES, (*enſemble*).

Vive le brave Humbert!

(*Ils entrent, & on les reçoit en ordre avec ces exclamations répétées. On poſe à terre les deux héros.*)

HARNÉ.

Courageux citoyens, & vous mes camarades, vous êtes tous ſuffiſamment vengés. Nous avons été témoins du ſupplice que le gouverneur & ſes complices viennent de ſouffrir; il ne pouvait pas être plus rigoureux : ils ſont morts. Je ne vous le cache point, ma haine & ma juſte fureur ſe ſont évanouies à la vue de leur trépas, car enfin c'étaient des hommes, & on leur vient de ravir ce qu'après l'honneur on poſſede de plus précieux, l'exiſtence en un mot. Ils méritaient leur ſort, je le ſais. Voici comme ils l'ont ſubi : nous les avons conduits juſques ſur la place de l'hôtel-de-ville, & là un peuple immenſe, furieux & impatient de ſe venger, nous a arraché l'inhumain gouverneur, l'a foulé aux pieds, l'a percé de mille coups, & enfin lui a tranché la tête, qu'on a miſe auſſi-tôt au bout d'une lance, & dont on raſſaſie les regards avides de tout le peuple. Tâchons, meſſieurs, d'arrêter le cours de cette derniere vengeance; elle eſt barbare, révoltante : elle eſt indigne des Français. D'ailleurs, les crimes des traîtres ſont expiés; ils ſont effacés par leur ſang. Vivants, ils étaient coupables; mais la mort les a rendus innocens. Nous devons donc, en reſpectant leurs reſtes, rendre hommage à l'humanité.

TOUS LES FRANÇAIS.

Bravo! bravo! bravo!

HUMBERT.

Meſſieurs, cette lettre qu'on a trouvée ſur

le gouverneur a démasqué un nouveau traître, & le plus dangereux de tous. (*au premier citoyen*) Liſez, monſieur, & jugez du péril.

PREMIER CITOYEN, (*lit haut.*)

» Monſieur, tenez bon encore quelque » tems; avant minuit vous recevrez un ren» fort de ſix mille hommes. *Le prévôt des* » *marchands* ».

SECOND CITOYEN.

O perfidie atroce!

PREMIER CITOYEN.

Eh! bien, qu'eſt-il devenu ce digne ami du gouverneur?

HUMBERT.

Le peuple l'a invité de deſcendre de l'hôtel-de-ville; il ne ſoupçonnait rien encore : il eſt venu juſqu'à la porte. Alors pluſieurs inconnus, ſans doute apoſtés-là par les traîtres pour ne point laiſſer à ceux qui ſont découverts, le tems de nommer leurs complices, ſe ſont ſaiſis avec violence du prévôt des marchands pour lui brûler la cervelle, & ſa tête eſt portée auprès de celle du zélé partiſan de ſes crimes. Quant à leurs principaux complices, ils ont tous ſubi à peu près le même ſort, à l'exception cependant, du major de la baſtille. Les deux capitaines des Invalides ont rapporté les diſcours qu'il faiſait à nos ennemis pour les détourner de leurs odieux deſſeins; ils ont prouvé ſon innocence. Enfin ces deux officiers ont aſſuré que ce vénérable vieillard